

DIACHRONIE ET SYNCHRONIE : PASSERELLES (ETYMO)LOGIQUES

LA DYNAMIQUE DES SAVOIRS MILLENAIRES¹

Astrid GUILLAUME

Université Paris Sorbonne (Paris IV) / EA4349

Résumé : Que ce soit pour l'enseignement de la traduction (thème et version) ou celui de la littérature et de la civilisation, l'histoire de la langue se révèle essentielle pour faciliter l'accès aux étudiants au fonctionnement des langues actuelles, tant sur le plan morphologique et lexical que sémantique et culturel. Elle permet également de replacer la langue dans le cheminement culturel et civilisationnel de ses origines.

Sur le plan didactique, être en mesure d'identifier une *racine*, comprendre l'évolution sémantique d'une famille lexicale, expliquer l'origine d'une forme verbale "régulière" ou "irrégulière", saisir la raison de l'orthographe actuelle ou la provenance d'emprunts linguistiques et autres influences interculturelles sont autant d'aspects que l'approche diachronique permet, et ce sans passer par des règles théoriques inaccessibles pour la plupart des apprenants car trop souvent présentées en dehors de tout contexte diachronique et donc dénuées de toute logique.

Avec les nouvelles maquettes LMD, les enseignements d'histoire de la langue, quelle que soit la langue étudiée, ont été mis à dure épreuve dans certaines universités. Indéniablement, les inégalités vont se creuser sur le plan culturel et au niveau des concours entre les étudiants qui ont accès à ce type d'enseignements et ceux qui doivent se contenter d'une auto-formation.

Cette intervention présentera quelques exemples concrets de l'utilité et de l'intérêt de maintenir ou réintégrer l'histoire des langues dans les enseignements de *langues vivantes*, dites *langues de culture*...

Sommaire

1. Diachronie *ou* synchronie : un conflit très récent d'Écoles scientifiques
2. La diachronie, discipline en voie de disparition
3. L'ère de la vitesse et de l'efficacité immédiate
4. Politiques linguistiques, didactique et rendement immédiat
5. La diachronie : des accès variés très axés
6. La langue, matière vivante en devenir
7. Études de cas : passerelles étymologiques
 - 7.1. *Passerelles (ortho)graphiques et phonétiques*
 - 7.2. *Passerelles onomastiques et traductologiques*
 - 7.3. *Passerelles sémantiques*
8. Conclusion

Étymologie évoque dans la plupart des esprits un terme généralement juxtaposé à des mots anciens, vieilliss, plus guère usités, réunis au sein d'un dictionnaire « étymologique », dans lequel est retracée l'histoire des mots, mais que le commun des mortels et l'étudiant *lambda* de surcroît laissent volontiers en haut de l'étagère ou ne consultent qu'en de très rares occasions, quand toutefois ils possèdent ce genre de dictionnaire. Très peu d'étudiants, en effet, ont un tel outil étymologique, que ce soit dans leur propre langue ou dans la langue qu'ils étudient quand ils sont étudiants en langue. Quand on leur demande la raison de cette absence, ils répondent que le prix est trop élevé pour le rare usage qu'ils en feraient. Le critère économique est recevable, l'absence d'utilité en revanche est nettement plus discutable.

Posons le problème autrement : pourquoi les étudiants d'aujourd'hui ne trouvent-ils plus de raisons de consulter régulièrement un dictionnaire étymologique ? Il est évident que ce n'est pas à eux de créer cette utilité.

¹ Cet article a également bénéficié d'une publication papier dans *Etymologique*, sld Yannick Le Boulicaut, Cahiers du CIR-HILL, L'Harmattan, (sous presse).

Les raisons de cette réalité se trouvent forcément ailleurs que dans une mauvaise volonté ou une absence de curiosité de leur part : pour approfondir les cours, programmes et cursus qu'ils suivent, un tel dictionnaire n'est effectivement plus utile aujourd'hui, tout simplement. Cette triste vérité n'est pas apparue du jour au lendemain. Elle n'est pas non plus la conséquence de la fameuse « baisse de niveau » dont il est question à chaque rentrée depuis des décennies, – si baisse de niveau généralisée il y a bien, dans ce cas elle n'est pas seulement derrière les *pupitres*, mais également sur l'*estrade*, ce que nous verrons dans les lignes qui suivent. Elle est une conséquence logique de différents choix scientifiques, politico-éducatifs, didactiques, économiques, socioculturels et conjoncturels, pris en amont pour des raisons bien précises.

Plusieurs facteurs ont, en effet, contribué à cette progressive indifférence à l'égard de l'histoire des mots, puis à la disparition de plus en plus fréquente de l'Histoire de la langue dans les enseignements et formations universitaires, et donc au désintérêt de toutes les questions touchant à l'évolution des langues : cela a conduit, lentement mais sûrement, à une approche didactique de la langue coupée de son passé, de son évolution dans le temps et donc également de ses perspectives de transformations à venir au contact d'autres langues.

Vouloir réintroduire des enseignements d'Histoire de la langue ou de Langues d'hier² ou même tout simplement des notions étymologiques dans certaines matières est aussi trop souvent perçu comme un « combat » vain, d'arrière-garde, pire un combat traditionaliste, voire conservateur. Il n'en est pourtant rien, bien au contraire.

Cet article tentera de montrer quelques raisons de cette distanciation à l'égard de l'Histoire des langues et donnera des pistes de réintégrations novatrices, plurielles et pluridisciplinaires de cette discipline injustement délaissée.

1. Diachronie *ou* synchronie : un conflit très récent d'Écoles scientifiques

Il fut un temps, il y a bien longtemps de cela..., bien avant la naissance des différents courants de linguistique générale et structuraliste qu'a connu le XX^e siècle avec Ferdinand de Saussure, Gustave Guillaume, Chomsky, etc., l'étude d'une langue se concevait de manière globale : on ne distinguait pas l'aspect synchronique et diachronique des langues. Les deux aspects, non séparés à l'époque, étaient maîtrisés dans leur intégralité par les érudits d'alors, qui étaient, il est vrai, nettement moins nombreux qu'aujourd'hui, mais nettement plus érudits aussi : tous avaient une science complète de type *quadrivium* ou *trivium*, maîtrisaient parfaitement au moins le latin et le grec en plus de nombreuses autres disciplines comme l'arithmétique, la médecine, la géométrie, l'astronomie, la grammaire, la philosophie, la physique ou la rhétorique. Plus tard, le siècle des Lumières et son projet de savoir encyclopédique ne feront qu'accentuer ce courant d'un savoir complet et universel.

Aujourd'hui, les réalités conjoncturelles, sociales, intellectuelles ont changé à tous les niveaux. La démocratisation du savoir est l'une des plus belles avancées du XX^e siècle, mais le revers de la médaille est à la hauteur de cette avancée : ce que l'on appelait « savant » ou « érudit » au Moyen Âge, à la Renaissance et au siècle des Lumières, n'a plus rien à voir avec ce que l'on qualifie désormais d'érudit ou d'intellectuel. Le savoir quasi encyclopédique des Anciens, des Pères de l'Église médiévale ou des philosophes des Lumières, qui consacraient leur vie à la science au sens très large du terme *science*, n'offre aucune comparaison possible avec le savoir des érudits du XXI^e siècle. Le savoir et son acquisition ne sont plus appréhendés, pensés, compris de la même manière à notre époque, qui les a compartimentés et précisément subdivisés : les scientifiques sont devenus des spécialistes de questions très pointues et précises, avec de rares interférences sur les sujets des autres disciplines. Celui qui aujourd'hui s'enorgueillerait d'avoir un savoir encyclopédique et universel serait rapidement étiqueté d'arrogant, pire de *généraliste*, insulte tout aussi dégradante aux yeux de la communauté scientifique actuelle. Des commissions de *spécialistes* qui décident de l'avenir des scientifiques ont été créées, des *sections* regroupant chaque discipline, qui veillent à ce que nos érudits ne soient pas trop pluridisciplinaires, mais bien ancrés dans une, grand maximum

² À propos des « Langues d'hier », lire Astrid Guillaume, « Diachronie et synchronie : retour vers le futur européen ! », Bulletin of the *Transilvania* University of Brasov, Vol. 1 (50) – 2008, Series IV, pp. 261-270.

deux disciplines, au-delà les profils scientifiques devenant rapidement flous. Malheur à celui qui se voudrait trop pluridisciplinaire ! C'est ainsi que les XX^e et XXI^e siècles conçoivent le savoir.

Ainsi, la *spécialisation* doctorale et scientifique dans des domaines très délimités et pointus a réduit le champ d'intégration et de confrontation de savoirs multiples avec d'autres disciplines. La « globalisation » très connue aujourd'hui n'a pas cours chez les savants. Jadis la physique, la philosophie et les mathématiques, voire la rhétorique se côtoyaient volontiers³, cela n'est plus guère envisageable dans les thèses doctorales d'aujourd'hui. C'est cette concentration, cette *spécialisation* sur un seul domaine de recherche, qui a également conduit des écoles scientifiques à concevoir des micro-domaines de recherche et à s'opposer en de nombreuses sous-sous-écoles au sein d'un champ scientifique, lui-même déjà extrêmement réduit et sous-compartmenté, voire sous-sous-compartmenté. Des micro-conflits internes, mais aux dimensions scientifiques existentielles, ont naturellement conduit à opposer des micro-domaines à d'autres micro-domaines. C'est dans ce contexte que les Écoles opposant la linguistique diachronique et la linguistique synchronique sont nées. En France, la création de l'Académie française par Richelieu avait pour objectif clair de fixer des règles à une langue encore instable sur le plan orthographique, syntaxique et morphologique. Cette approche s'inscrivait autant dans une perspective de fixation d'une langue en phase d'évolution dans le respect de cette évolution que dans la régularisation de cette évolution à un moment précis. Le couple « antithétique » diachronie/ synchronie, bien connu aujourd'hui, ne se posait pas alors, comme ce sera le cas au XX^e siècle chez Ferdinand de Saussure :

La linguistique synchronique s'occupera des rapports logiques et psychologiques reliant des termes coexistants et formant système, tels qu'ils sont aperçus par la même conscience collective. [...]

La linguistique diachronique étudiera au contraire les rapports reliant des termes successifs non aperçus par une même conscience collective, et qui se substituent les uns aux autres sans former système entre eux. (F. de Saussure, CLG, 140)

La linguistique diachronique [...] doit distinguer deux perspectives, l'une, prospective, qui suit le cours du temps, l'autre rétrospective, qui le remonte. (F. de Saussure, CLG, 128)⁴

Sans vouloir jeter la pierre aux grands linguistes du siècle dernier, cette distinction tout à fait bien pensée et exprimée par Saussure et d'autres à sa suite, a conduit des générations de linguistes à se spécialiser *soit* en linguistique diachronique, *soit* en linguistique synchronique. Le « mal » était fait ! Bientôt, la linguistique diachronique nécessitant la maîtrise de langues anciennes comme le grec, le latin, le latin médiéval, voire l'anglais médiéval, l'italien médiéval, l'allemand médiéval ou d'autres langues d'hier, allait être menacée de disparition : les linguistes spécialisés en diachronie ont commencé à se faire plus rares que les linguistes spécialisés en synchronie...

2. La diachronie, discipline en voie de disparition

Seconde voie de conséquence, les recrutements de spécialistes de la diachronie ont eux aussi commencé à faire défaut : les anciens Maîtres en linguistique diachronie se faisant de plus en plus rares, les jeunes disciples ne pouvaient logiquement guère prospérer. Troisième voie de conséquence, les enseignements d'Histoire de la langue et de linguistique diachronie ont commencé à disparaître des programmes et à n'être réservés qu'à quelques rares établissements d'élites, ayant mis, eux, un point d'honneur à les maintenir, présentant ainsi *in fine* des candidats et étudiants nettement mieux préparés sur ces questions que la moyenne nationale.

Parallèlement, des disciplines comme l'allemand maintiennent au programme de leur agrégation une question littéraire médiévale nécessitant de connaître la langue de l'époque de l'œuvre étudiée, mais toutes les

³ Des personnages tels que, entre autres, Isidore de Séville, Maimonide, Averroès de Cordoue, Rachi de Troyes, Nicolas de Cues, Emeric Crucé, Galilée, Léonard de Vinci sont, chacun dans leur style et leur culture, de beaux modèles d'érudition, difficilement égalables aujourd'hui.

⁴ Cf. aussi la linguistique synchronique, pp. 140-192 et la linguistique diachronique, pp. 198-241, in Ferdinand de Saussure, *Cours de Linguistique Générale*, Paris : Éd. Payot, réédition 2005.

universités ne préparent pas à la diachronie durant les quatre années qui précèdent le concours. Les établissements qui, eux, préparent à cette approche maintiennent donc une bonne longueur d'avance sur les autres, longueur d'avance qu'il est rigoureusement impossible de rattraper en une année de préparation à l'agrégation et encore moins en autoformation... Le fossé des inégalités continue donc de se creuser.

Dans le même ordre d'idées, certaines agrégations comme celles d'Allemand et de Lettres modernes ont une question médiévale au programme, alors que d'autres agrégations, comme l'agrégation d'Anglais, ont renoncé à toute forme de question diachronique. Ainsi l'agrégé d'anglais, beaucoup plus représenté sur le marché du travail en terme de nombre de postes aux concours que par exemple l'agrégé d'allemand, peut enseigner une langue dont il ne connaît strictement rien de l'histoire et de l'évolution, et dont il ne comprend pas l'origine de la morphologie verbale ou nominale qu'il va pourtant devoir savoir expliquer. L'agrégatif en allemand, lui, aura pu évoquer, *en passant*, et sans trop de difficultés, lors de son explication de texte orale les première et deuxième mutations consonantiques du moyen haut allemand ou la formation des verbes forts répartis en différentes classes, abordant ainsi en toute quiétude la question littéraire médiévale (et indirectement linguistique) au programme. Sur le terrain éducatif, une fois recruté, l'agrégé d'allemand saura répondre précisément à un élève du secondaire qui se demanderait par exemple pourquoi l'on trouve *gewesen* pour le participe passé d'un verbe dont l'infinitif est *sein*, là où l'agrégé d'anglais, n'ayant jamais⁵ abordé durant son cursus la moindre notion d'histoire de la langue, aura plus de difficultés pour apporter une explication rapide et pratique à une question naïve d'élève.

Un fossé de différences et d'indifférences s'est ainsi créé entre les disciplines, conduisant sur le terrain à de réelles inégalités. Les passerelles, que les érudits d'antan tissaient entre les savoirs, n'existent plus ; cette vision globale et globalisante, parfois nécessaire pour comprendre certains phénomènes, a disparu. Le fossé se creuse non seulement chez les étudiants dont les enseignants ont favorisé la langue d'hier pour comprendre la langue d'aujourd'hui, mais aussi entre les établissements supérieurs qui encouragent ces enseignements et les recrutements de spécialistes en Histoire de la langue et ceux qui ne voient plus l'intérêt de passer par l'histoire des langues pour comprendre le fonctionnement des langues d'aujourd'hui, réduisant encore un peu plus les champs d'investigation scientifique, coupant les langues de leur histoire et de leur devenir, creusant ainsi davantage les inégalités entre Universités et donc entre étudiants et candidats aux concours de l'enseignement du secondaire, qui se veulent pourtant la preuve vivante d'un système éducatif basé sur l'égalité des chances.

3. L'ère de la vitesse et de l'efficacité immédiate

Un autre facteur propre aux XX^e et XXI^e siècles a joué dans la disparition des enseignements d'Histoire de la langue. Le XX^e siècle et le début du XXI^e siècle représentent sans aucun doute possible une grande période de l'Humanité en matière de progrès technologiques tant dans les modes de déplacements que dans la transmission des informations, ou dans l'amélioration du confort des populations, tout au moins pour ce qui concerne les populations de l'hémisphère nord. La vitesse pour se rendre d'un point à un autre sur la planète et au-delà, la vitesse pour pouvoir communiquer, toujours plus vite, avec un correspondant qui se trouve au bout du monde, la vitesse pour trouver une information sur Internet et pour la voir modifiée dans la seconde qui suit, la vitesse d'action et de ré-action dans tous les domaines font que pour la première fois dans l'histoire de l'Homme, tout ce qui jadis pouvait prendre des siècles à s'opérer et à s'installer dans les us et coutumes, s'effectue, se concrétise et s'installe aujourd'hui en l'espace d'une génération, dans certains cas beaucoup plus rapidement. Dans ce tourbillon de rapidité et de gain de temps absolu, devoir acquérir en plus de programmes déjà « chargés » des notions de latin, de grec ou d'anglais médiéval est fort malvenu et, *a priori*, non immédiatement « rentabilisable » sur le marché du travail...

Comme le reste, les langues sont touchées de plein fouet dans leur phonétique, leur lexique, parfois leur syntaxe par ce phénomène de vitesse du XXI^e siècle, comme elles le furent à d'autres époques mais moins soudainement ; la différence aujourd'hui, c'est qu'elles évoluent beaucoup plus vite, sous la pression des technologies et différents supports électroniques éphémères qui les accompagnent. Elles réagissent, intègrent, rejettent, elles

⁵ Sauf rares exceptions.

s'adaptent aux échanges internationaux qui les contraignent à assimiler rapidement une nouvelle terminologie venant d'autres langues, à se fondre autrement à de nouvelles musiques, de nouvelles formes de poésie ou de nouveaux modes de communication. Ces progrès-éclair sans pareils, que personne ne saurait remettre en question ou regretter, présentent des caractéristiques communes : la vitesse, l'instantanéité, l'immédiateté, le très court terme, parfois même l'éphémérité. L'étymologie a toujours été comprise comme s'inscrivant dans la durée et ne faisant pas bon ménage avec l'éphémérité ou l'instantanéité, plutôt du ressort de la synchronie. Mais les choses évoluent autrement aujourd'hui : ce qui jadis pouvait prendre des siècles à entrer dans les habitudes linguistiques s'installe durablement par des phénomènes de mode universels se propageant en quelques secondes sur Internet.

Parallèlement, les disciplines enseignées visent aussi la rentabilité de cursus plus orientés vers la productivité entrepreneuriale et financière. L'Histoire de la langue semble avoir du mal à trouver ses marques dans de telles configurations de rentabilité. Pourtant, être en mesure de connaître toutes les nuances sémantiques de la langue, implicites et explicites, d'un interlocuteur étranger lors de négociations interculturelles, ne peut qu'être apprécié de part et d'autre, surtout au sein des entreprises. D'ailleurs de grands groupes comme Porsche, Renault, Lancôme, L'Oréal ont fini par le comprendre, en demandant à leurs employés d'apprendre la langue des pays dans lesquels ils installent leurs succursales ; la SNCF, quant à elle, développe désormais des programmes de formations linguistiques pour les contrôleurs en contact avec des usagers d'autres pays. Ce sont de premiers pas encourageants. Certaines Écoles de commerce international et marketing misent également désormais sur des parcours complets qui permettent d'intégrer des aspects culturels, civilisationnels et historiques à côté d'aspects boursiers et économiques. Ce type de formations reste cependant minoritaire sur le marché des Grandes Écoles, mais la plus-value apportée est déjà bien reconnue sur le marché du travail⁶. Les différences vont donc, là aussi, continuer de se creuser.

4. Politiques linguistiques, didactique et rendement immédiat

Cette course contre le temps et pour la rentabilité immédiate se retrouve dans les programmes, cursus et méthodes d'enseignement. En effet, à l'heure où les disciplines enseignées dans les universités doivent avoir une utilité et une application immédiates, où les langues doivent être maîtrisées le plus rapidement possible dès le lycée, l'étude de leur histoire, de leur évolution et de leur formation ne s'inscrit plus du tout dans les mentalités actuelles, ni même dans les priorités des programmes d'enseignement. En revanche, on continue dans les cours d'Histoire d'étudier la préhistoire, l'Égypte pharaonique et le Moyen Âge, fort heureusement d'ailleurs, mais la logique d'égalité entre les disciplines fait ici franchement défaut... L'histoire des langues est tout aussi utile que l'histoire des Hommes, dont elle est une dimension fondamentale.

Car c'est justement aujourd'hui, où les contacts interlinguistiques sont de plus en plus nombreux et fréquents, où la mobilité des étudiants est encouragée et facilitée, où l'Internet permet de dialoguer avec le monde entier et de trouver des informations précieuses à moindre coût, où la culture est accessible à tous, où les langues du monde sont profondément et rapidement modifiées au contact de la langue anglaise, devenue langue de communication internationale, technologique et scientifique, qu'il devient urgent de préserver nos langues de culture, en étudiant leur histoire commune, en comprenant leur processus de formation afin d'en mieux repérer les similitudes, et de les « moderniser »⁷ tout en prenant en compte leurs logiques diachroniques propres. Moderniser la langue dans le respect de son fonctionnement passé et savoir expliquer comment les autres langues européennes ont pu jadis influencer notre langue actuelle ne semble pas être un combat d'arrière-garde mais bien au contraire un besoin de premier ordre dans une Europe en construction, dont le nombre de langues officielles croît à mesure de l'entrée de nouveaux États-membres. Le ciment culturel qui unit la plupart des pays européens a commencé, bien avant la construction européenne, par des osmose linguistiques, nées des contacts

⁶ Cf. le CELSA, Grande École rattachée à l'Université Paris Sorbonne.

⁷ L'Académie française et les commissions de néologie et de terminologie y contribuent grandement en France, c'est moins le cas dans les autres pays européens qui ne possèdent pas forcément ce type de commissions.

entre les peuples⁸. Les politiques linguistiques actuelles et les programmes éducatifs semblent négliger que l'histoire commune des peuples européens a commencé par le verbe ; cette histoire est la plus belle des contributions à un avenir européen pacifique à court, moyen et long termes. Remettre ces questions au goût du jour est une priorité, car en matière du maintien de la paix, il n'est point de critères économiques, de rentabilité instantanée ou de rendement immédiat qui vailent.

5. La diachronie : des accès variés très axés...

L'anglais exerce aujourd'hui une influence de poids sur l'ensemble des langues du monde. Il fut un temps où c'était le latin, *lingua franca* du Moyen Âge, qui jouait ce rôle, ce qui donna naissance à deux langues : le latin classique, parlé par les érudits, et un latin oral, –latin vulgaire (*vulgus*) ou latin médiéval, exclusivement parlé par le peuple. Le latin n'est plus guère pratiqué de manière spontanée que dans l'État du Vatican, où les textes officiels continuent d'être rédigés en italien et en latin : le Vatican est le seul État au monde où le latin n'est pas une *langue ancienne*, mais bel et bien une langue de communication et d'échange, ce qui peut amuser à l'heure où il est considéré par tous comme une *langue morte* !

Dans le reste du monde, en revanche, c'est l'anglais qui est en phase de devenir la *lingua franca* du moment, imposant massivement sa culture, ainsi que les politiques et modes d'actions, de pensée et de gouvernance des peuples qui le parlent. Non content de prendre le dessus sur l'ensemble des autres langues européennes, alors que l'allemand est la première langue d'Europe en nombre de locuteurs, il s'immisce et s'intègre dans les autres langues, donnant ainsi naissance à de nouvelles formes lexicales et sémantiques, conduisant à de quasi nouvelles « langues » comme le franglais (*frenglish*), le *denglish*, le *spenglish*, le *chinglish*, etc. Comme pour le latin jadis, on distingue l'anglais d'Oxford, parlé par quelques érudits, l'anglais de la majorité des Anglais, et « l'anglais » parlé par le reste de la planète, plus proche du *globish* (*global english*) que de l'anglais compris en Grande-Bretagne.

Toutes les langues du monde se trouvent donc actuellement modifiées au contact de cet anglais-outil. Aussi, face à cette transformation accélérée des langues, il devient indispensable de ne plus opposer synchronie et diachronie mais bien de les réconcilier. Car au contact de l'anglais, les langues subissent actuellement de manière ultrarapide ce qu'elles ont connu jadis sur plusieurs siècles au contact du latin. Comprendre le phénomène d'évolution d'une langue sur le long terme permet de mieux envisager ses transformations à venir également sur le court terme. Former des spécialistes en mesure d'identifier ces phénomènes d'évolution est évidemment utile pour l'Europe linguistique.

Le schéma ci-dessous résume :

1- le cycle d'évolution d'une langue à partir de ses origines plurielles en passant par différents types d'interinfluences, opérées par des langues diverses au fil des siècles, à différents moments de son histoire, de son présent et de son à-venir ; il montre aussi que désormais les influences interlinguistiques et interculturelles s'exercent sur des temps beaucoup plus courts que par le passé, et ;

2- l'axe de l'évolution de la critique, la situation scientifique et didactique d'hier, d'aujourd'hui, et, en l'absence de réintroduction des cours d'histoire des langues, une proposition pour compenser ce manque, qui laisserait dans les enseignements de linguistique générale ou synchronique, encore bien implantés en France, une part (plus importante) à la diachronie.

⁸ Cf. « Langues en contact, contacts des langues : vers les plurilinguismes européens », in *Sprachbegegnung und Sprachkontakt in europäischer Dimension*, sld Christiane Fäcke, Kolloquium Fremdsprachenunterricht (KFU Bd. 35), Peter Lang, 2009, pp. 55-66.

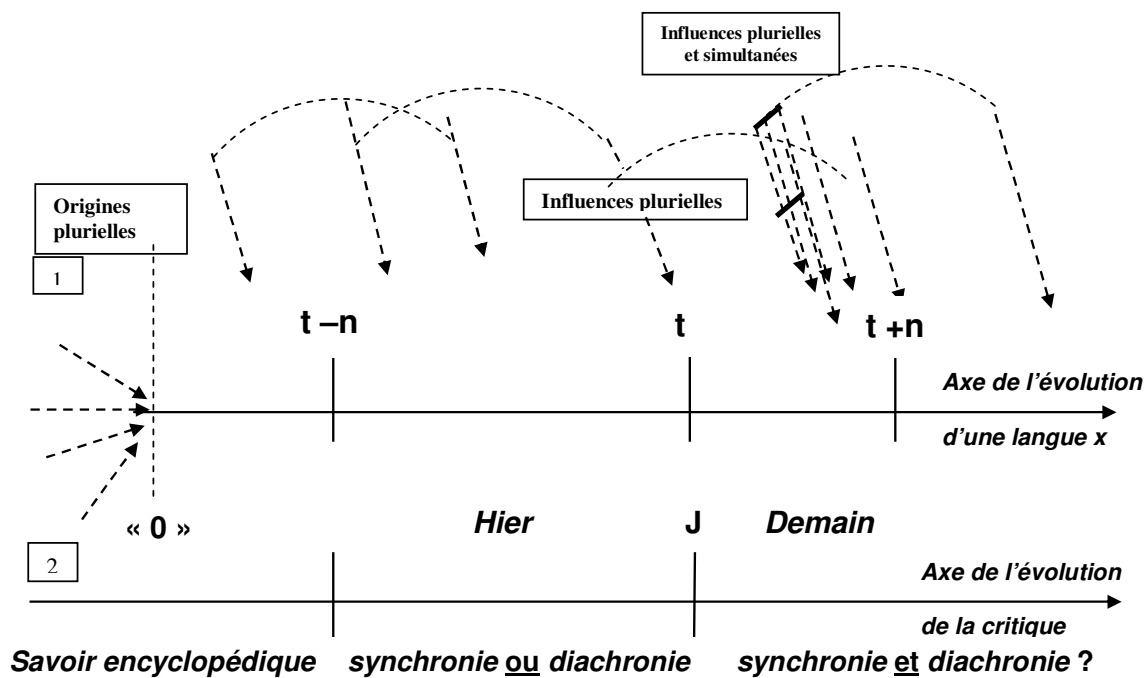


Fig. 1 : Origines plurielles – Influences plurielles – Synchronie et Diachronie

L'objectif n'est bien évidemment pas de revenir aux savoirs encyclopédiques des Anciens, ce que nous ne saurions atteindre à moins de nous transformer tous en ermites, mais bien de rétablir des notions d'histoire de la langue, là où les crédits ne permettent pas de recruter un spécialiste de cette question, ne serait-ce que pour réduire les inégalités en termes de formation. Cette réintroduction didactique peut se faire à tous les niveaux éducatifs.

6. La langue, matière vivante en devenir

La langue est une forme vivante en mutation constante. En comprendre les processus d'évolution, c'est également lui assurer dans une optique de modernité un avenir fidèle à son fonctionnement syntaxique, morphologique, sémantique et bien plus.

Le schéma ci-dessous, avec sa multitude de flèches pluridirectionnelles et pluridisciplinaires, cherche à modéliser la dynamique en présence, le fourmillement interdisciplinaire, l'intense effervescence des savoirs en action, que représente l'évolution d'une langue sur une durée plus ou moins longue. La langue, véritable matière vivante, ne saurait se limiter, lors de sa *croissance temporelle*, qu'à une seule discipline ou direction actionnelle, mais bien au contraire, tels des électrons libres et invisibles, elle met en corrélation une foule de concepts interopérants, qu'il serait fort réducteur de limiter à la simple opposition linguistique synchronique *versus* linguistique diachronique, car dans cette mutation, la synchronie et la diachronie tout en étant *multiples*, font obligatoirement *un* : ce *un* se présente sous différentes formes en fonction des angles observés, mais il a toujours pour résultat un prisme à la dynamique et à l'évolution constantes :

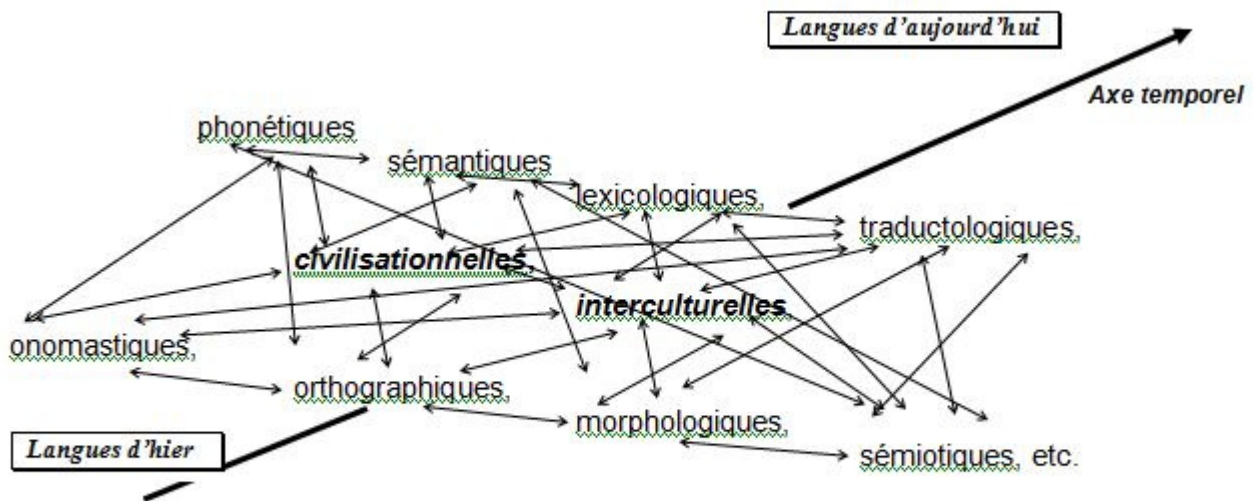


Fig. 2 : Interactions : passerelles (étymo)logiques et (inter)linguistiques

Ainsi, toutes les disciplines étant concernées par la langue, toutes les disciplines interagissent en elle et sur elle. À ce titre, tous les champs scientifiques sont en mesure d'intégrer des enseignements étymologiques ou d'Histoire de la langue, et pas seulement les matières littéraires : la physique, la biologie, la médecine, le droit, l'économie, la psychologie ont leur histoire de la langue, car toutes ces disciplines possèdent une langue de spécialité, qui inévitablement connaît, elle aussi, ses évolutions propres à travers le temps.

La didactique a son rôle à jouer au regard de ce processus à l'œuvre d'éviction de pans entiers de l'histoire des langues européennes. L'introduction au sein d'enseignements divers de notions d'histoire de la langue et d'étymologie est facilement envisageable, à tous les niveaux éducatifs, dans toutes les disciplines. Car s'interroger sur l'évolution et l'histoire des mots, c'est aussi gagner en précision en termes de choix lexicaux, et ce dans toutes les branches d'activité.

7. Études de cas : passerelles étymologiques

Cette partie, plus pratique et concrète, propose plusieurs cas de figure de la vie quotidienne, qui témoignent que, sans pour autant devoir entrer dans une discipline complexe ou hermétique, quelques notions primaires d'histoire de la langue pourraient être, dans bien des cas, de grande utilité pour résoudre des questions orthographiques, onomastiques, sémantiques, etc.

7.1. Passerelles (ortho)graphiques et phonétiques

En matière d'éducation et de programmes éducatifs, les réformes se suivent et se ressemblent : toutes semblent être inefficaces face à l'augmentation inexplicée des fautes d'orthographe dans le primaire et le secondaire, qui perdurent dans le supérieur et après, à tel point que certains chefs d'entreprises sont aujourd'hui contraints de suivre des formations pour améliorer leur niveau en français.

La langue française, si elle est considérée comme complexe, n'en est pas pour autant illogique, bien au contraire, c'est une langue très structurée et grammaticalement logique. Sa morphologie a une raison, et si, parfois, hésitation il y a entre, ici un *l* ou deux *l*, et là entre un *p* ou deux *p*, c'est tout simplement que la prononciation actuelle est erronée par rapport à ce qu'elle fut.

Par exemple, plus personne aujourd'hui ne fait de distinction de prononciation entre des *pâtes italiennes* et une *patte de chat* : *pâte* et *patte* se prononcent à l'identique. *Un a avec accent circonflexe suivi d'un t et un a devant deux t* ne devraient pourtant pas se prononcer de la même façon : cette distinction était jadis exagérément marquée par les anciens maîtres d'école lors de l'exercice de la dictée et dans une certaine bourgeoisie, mais ne le sont plus guère aujourd'hui. C'est bien regrettable car de là découlent nombre de fautes d'orthographe qui seraient évitables, si la prononciation était fidèle à la graphie. Prenons comme autre exemple le mot *appellation*, où les deux *p* et les deux *l* ne sont plus du tout marqués à l'oral. La grande question qui se pose alors est : combien de *p*, combien de *l* ? La question ne devrait pas se poser : si ce mot était convenablement prononcé, on entendrait distinctement la présence des deux *p* et des deux *l*. Comment comprendre la logique de la présence de ces deux *p* et de ces deux *l*, si on ne les entend plus à l'oral, si la phonétique n'est plus fidèle à la graphie ? Là où la langue allemande a maintenu sa logique de voyelles brèves et de voyelles longues en fonction de l'entourage consonantique, le français l'a perdue. Résultat : il est difficile de faire des fautes d'orthographe en allemand car la langue allemande a conservé un système phonétique en harmonie avec son système morphologique et graphique, alors que le niveau en orthographe des élèves français est de plus en plus pitoyable. La langue française a perdu sa cohérence *oral/écrit*.

Mais au-delà du son et de la graphie, la présence d'un accent circonflexe au sein d'un mot a une raison étymologique bien définie, qui remonte à l'accentuation latine (ex. : *pâte* < *pasta* ; *être* < *estre* ; *hôpital* < *hospital*, etc.). Connaître les familles sémantiques permet également de retrouver nombre de graphies actuelles (*évêque* < *episcopum* → *épiscopal*, *épiscopat*, etc.).

Ce ne sont pas les réformes éducatives qui pourront améliorer l'orthographe des petits Français : c'est la prononciation de tout un peuple qui est à revoir afin de retrouver harmonie et logique entre prononciation et écrit. Parallèlement, la présentation des familles sémantiques dans les programmes dès le plus jeune âge permettrait de tisser des parallèles orthographiques entre mots de même famille sémantique de façon très aisée et simplifiée.

Si l'on n'y prête attention, d'autres facteurs de la société moderne risquent d'aggraver le niveau orthographique de chacun dans les années qui viennent : le « langage » *sms*, né d'un souci des adolescents d'économiser leur forfait téléphonique, développe un mode d'écriture dont l'objectif est, comme celui de la société actuelle dans son ensemble, d'aller au plus court et au plus vite, en réduisant le sens à son plus strict minimum tant graphique que phonétique, ce qui risque d'occasionner des dégâts certains sur l'appropriation des règles orthographiques à très court terme.

Les logiciels informatiques, qui ne font pas très bon ménage avec certains « caractères spéciaux », risquent également de contribuer à la dégradation de la graphie du français. Prenons l'exemple du « œ », qui est actuellement fortement mis à mal par nombre de logiciels qui le suppriment tout bonnement, transformant régulièrement « les bons *voux* du Nouvel an » en « bons *voux* du Nouvel an », l'« *œuvre* de Baudelaire » en « *ouvre* de Baudelaire », etc. Si bien que pour contourner le problème, de plus en plus d'internautes qui ne souhaitent pas retrouver une telle faute au sein de leur courriel, en crée volontairement une, remplaçant le « œ » par un « oe » : « les bons *voux* du Nouvel an » deviennent alors « les bons *voeux* du Nouvel an », c'est un moindre mal... Si ce problème technique perdure, il y a fort à parier que dans moins de 50 ans, le « œ », étant impossible à reproduire sur tous les traitements de texte et messageries, sera un caractère en voie de disparition. En d'autres temps, le latin avait également connu des confusions graphiques et phonétiques entre le *v* et le *u*, c'était, déjà à l'époque, à cause d'outils et de supports inadaptés à l'écriture...

7.2. Passerelles onomastiques et traductologiques

L'histoire de la langue révèle aussi bien souvent l'histoire commune des pays européens, qui peut être mise en valeur de différentes manières et dans différents types de cours. Ainsi l'anthroponomie est un bon moyen de le faire, car l'histoire et la traduction des noms sont un bon révélateur des échanges et points de contact qui ont traversé les siècles, en tant que fidèle miroir d'échanges réciproques entre les populations amies ou ennemies. L'œuvre médiévale *Pontbus et la belle Sidoyne* du XV^e siècle, traduite de manière relativement fidèle en allemand sous la forme de *Pontus und Sidonia*, révèle l'attitude des auteurs médiévaux face à la traduction des noms propres et comment les noms de famille se sont traduits, transmis, créés et maintenus à travers le temps.

Ainsi dans cette œuvre, le bien connu prénom et nom français *Guillaume* est, en fonction des copistes successifs, soit maintenu en *Guillaume*, soit totalement germanisé en *Wilhelm*, traduction fidèle du processus de mutation consonantique du *g* français en *w* en allemand et en anglais (*William*) et du « heaume » en *Helm*, soit encore partiellement traduit en *Guilhelm*, *Guillem*, *Gwilym* ou *Willbaume*, etc. Dans le même ordre d'idées *Guillaume des Roches* devient *Wilhelm von Rosches*, *Wilhelm von Roches*, *Wilhelm von Rosches*, *Wilhelm von Roset*, mais aussi *Wilhelm von der Steynrotsche* (*Stein* = pierre) ou *Wilhelm von Steinrotsches*.

Ces hésitations et variantes traductologiques sont très fréquentes et ont permis de donner naissance à une multitude de nouveaux (pré)noms. Les exemples sont innombrables. Certains toponymes comme Neufchâtel se sont ainsi transformés en Neuchâtel, Neuchetel, Neufchatel, Neufchetel, Neville, Neuville, Neuburg, Newburgh, Newberg, Newburg, Newcastle, etc.

Plus subtil, certains noms de famille sont traduits fidèlement sur le plan sémantique : ainsi on trouve le Seigneur André de Montaigu/Montégu traduit en Herr Andriß/Andres von dem *Scharffenberg* (*scharf*(en) = aigu, aiguisé et *Berg* = mont, montagne), le Seigneur de Lièremont qui devient en allemand Herr von/zu *Hasenberg* (*Hase(n)* = lièvre), le Sire Hubert de la Forêt/Forest qui devient Tybolt von dem Busch (*Busch* = forêt en allemand médiéval, buisson en allemand moderne) ou bien le Seigneur de Beaumont traduit en Herr von *Schonenberg* (*schön* = beau).

Le phénomène d'étrangéisation pour un Français face à un nom comme *von Hasenberg*, *von dem Scharffenberg* ou *von dem Busch* par rapport à des noms plus « familiers » de vieilles familles nobles françaises comme *de Lièremont*, *de Montaigu* ou *de Laforêt* permet de relativiser toutes les formes d'altérité et de sentiment d'étrangeté face à des noms pourtant guère éloignés de nos contrées si on y regarde de plus près. Voilà qui offre de nombreuses ouvertures généalogiques européennes au sens large, sans doute insoupçonnées...

7.3. Passerelles sémantiques

Les personnes qui ont l'habitude de se rendre en Allemagne, en Autriche ou en Suisse auront sans doute remarqué qu'il est un substantif de moins en moins usité, dont l'équivalent reste tout à fait courant en France : le mot *Fräulein* (demoiselle ou Mademoiselle).

Il suffit de lancer le mot *Fräulein* sur un moteur de recherche quelconque pour comprendre l'ampleur du phénomène : 2 550 000 occurrences pour *Fräulein* là où en français le terme *Mademoiselle* atteint les 7 730 000 occurrences, *demoiselle* 3 220 000. *Frau* (= femme), en revanche, atteint les 124 000 000 occurrences, là où *femme* n'atteint « que » 113 000 000 occurrences, sachant que la francophonie représente tout de même une sphère géographique mondiale plus importante que la « germanophonie ».

Depuis les années 1980, les germanophones ont tendance à appeler *Frau* toute personne de sexe féminin, et ce, quel que soit son âge. Le diminutif allemand *lein*, comparable au diminutif *ette* en français (maison – maisonnette) ou au *elle* de demoiselle, a d'abord été perçu par les féministes allemand(e)s comme dégradant (*Fräulein* = petite Madame littéralement, construit sur la base de *Frau*). Ensuite, derrière l'étiquette *Fräulein* se dévoile un pan complet de la vie personnelle et sexuelle de la personne ainsi qualifiée (= non-mariée ou jeune fille ou vieille fille ou vierge, etc.). Afin d'harmoniser les comportements et dans la perspective d'une véritable égalité des sexes, les germanophones ont tranché au quotidien : désormais *Fräulein* devient *Frau*⁹ dans la très grande majorité des

⁹ Sur ce débat, lire l'article *Fräulein* sur Wikipedia.

cas à partir de 15 ans, et *Fräulein* n'est plus utilisé que pour les « petites filles » par opposition aux « jeunes filles », qui, elles, sont bel et bien désormais des *Frauen*. Se voir appelée « Mademoiselle » à 50 ou 60 ans, quand on ne brille sur les planches d'aucun théâtre, peut effectivement poser débat. Et ce d'autant plus que la question ne se pose pas pour les damoiseaux de 50 et 60 ans, qui sont, eux, vivement interpellés d'un viril « Monsieur ! » de 7 à 110 ans, qu'ils soient mariés ou pas, vieux garçons ou pas. La position des féministes allemandes se défend donc. D'ailleurs, elles semblent avoir trouvé quelques échos en France à en croire une pétition trouvée en ligne dont voici un extrait :

SIGNEZ la pétition aux Parlementaires et au Ministre des Droits de la Femme pour l'abrogation du terme « Mademoiselle » et de la rubrique « Nom de jeune fille », discriminatoires et contraires au droit français.¹⁰

Et un forum qui va dans le même sens :

Il ne vient à l'idée de personne de demander à un homme, jeune ou pas : « monsieur ou damoiseau ? »
Le mot « damoiseau » est devenu obsolète depuis des siècles. Pourquoi pas le mot « demoiselle » ? Parce qu'une femme n'a droit à « madame » que si elle est mariée ? Elle n'est pas considérée comme une adulte à part entière avant ou sans cela ?

Personne non plus ne se pose la question de savoir à partir de quel âge on appelle un jeune homme « monsieur », on le fait tout simplement... Pourquoi se poser la question : « à partir de quand on appelle une femme « madame » ?¹¹

Ce développement n'est pas dénué d'une certaine logique ; il faut avoir été appelée « Mademoiselle » à différents moments de sa vie pour en comprendre toute la portée.

Étudions les choses de plus près d'un point de vue étymologique :

¹⁰ Cf. <http://www.lapetition.com/sign1.cfm?numero=1099>

¹¹ http://forums.france2.fr/france2/onnaastoutdit/monsieur-damoiseau-sujet_22649_1.htm

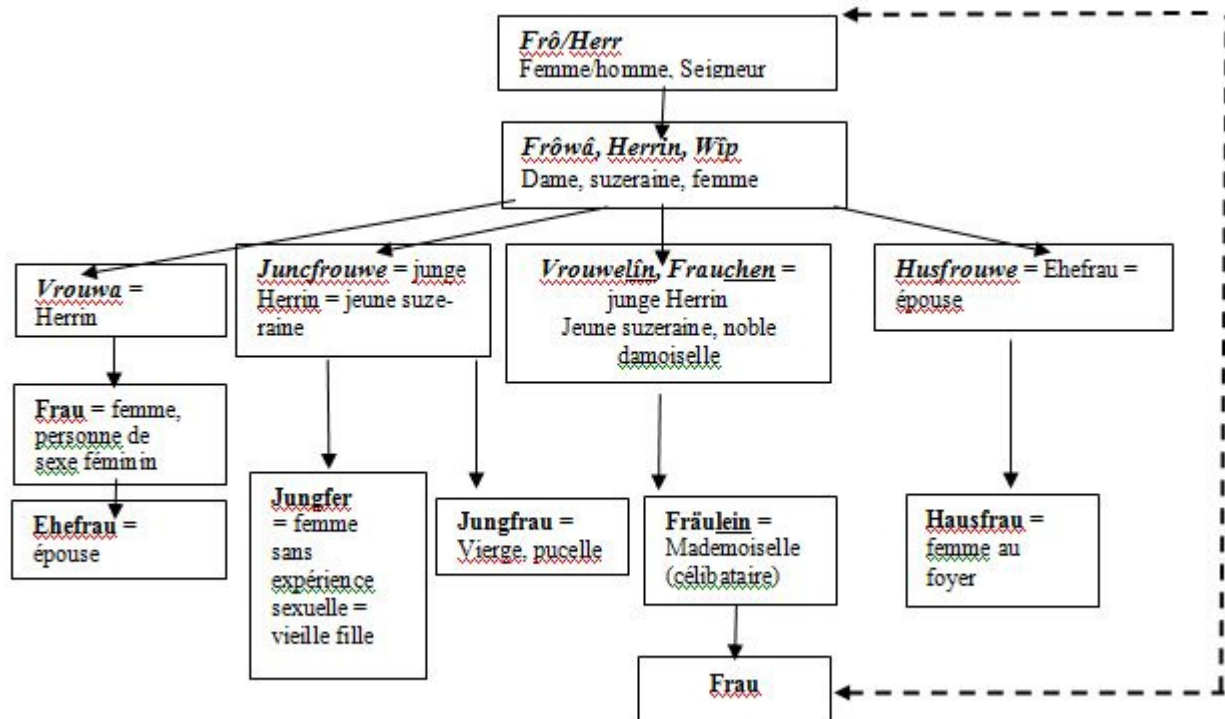


Fig. 3 : *Frau/Fräulein – Retour à la case départ !*

Ce schéma¹² permet de mettre en avant toutes les nuances sémantiques du moyen haut allemand (termes en *italique gras*) à l'allemand moderne (termes en gras), qui ont pour origine le mot femme/*frô*, qui a donné demoiselle, Mademoiselle, damoiselle, pucelle, vierge, vieille fille, jeune fille, etc. Il est aisé de constater qu'après une évolution de plusieurs siècles, l'utilisation du terme générique médiéval *frô*, qui donnera *frouwe*, la dame courtoise, puis *Frau*, est effectivement de retour...

Il est bien d'autres subtilités que l'histoire de la langue et l'étymologie permettent de déceler au quotidien et qu'il faudrait peut-être souffler aux féministes allemandes et françaises, qui semblent ne pas les avoir encore repérées, à savoir que *Jacqueline*, *Joceline*, *Micheline*, *Jeannine*, *Yvette*, *Paulette*, ne sont rien d'autres que de *vulgaires* diminutifs de Jacques, Joce, Michel, Jean, Yves, Paul, le (*line* français étant tout à fait comparable au diminutif allemand *lein*... On note, toutefois, que ces prénoms féminins se font beaucoup plus rares de nos jours ; inconsciemment, ceci expliquerait-il déjà cela ?

8. Conclusion

Des exemples de ce type, que l'on croise au quotidien sans même s'en rendre compte, existent à foison. Chaque mot a son histoire et bien souvent cette histoire est fascinante car étonnamment mouvante, foisonnante, rebondissante, et tellement éclairante sur l'Histoire des mentalités et des peuples. Elle révèle *la dynamique des savoirs millénaires* qui ne semble pas près de s'arrêter d'évoluer et de nous surprendre.

¹² Schéma adapté à partir de celui établi par Paul Eisenberg, Dominik Weidert, Vanessa Lang, Thomas Busch de l'Université de Trêves, cf. : <http://germa83.uni-trier.de/CLL/Frouwe/frautab.html>

En effet, que l'on cesse d'enseigner l'histoire de la langue, elle revient fort heureusement au galop, subtilement dissimulée dans chaque mot que nous utilisons de manière tout à fait anodine, dans chaque nom de famille, dans chaque prénom, dans chaque faute d'orthographe...

Il y a fort à parier que l'histoire des mots n'ait pas dit son dernier mot, et que nous connaîtrons dans les années qui viennent une renaissance de l'étymologie, de l'histoire de la langue, de la diachronie, – encore faudra-t-il alors les réintroduire stratégiquement, c'est-à-dire agréablement, de manière novatrice et moderne. Car s'il est bien une discipline qui a torturé des générations de candidats au CAPES et à l'agrégation de Lettres, c'est bien l'épreuve d'ancien français...

Les scientifiques ont merveilleusement réussi à vulgariser dans des revues dites de vulgarisation des phénomènes hautement complexes comme la physique quantique, le fonctionnement d'une cellule, du noyau nucléaire, d'un volcan, d'un robot ; pourquoi donc les linguistes n'arriveraient-ils pas à vulgariser l'histoire des mots ?

Qu'un bel hommage soit ici rendu à Alain Rey qui est bien le seul à y être parvenu à grande échelle !

Bibliographie

CARRUTHERS, Leo, *L'anglais médiéval*, Turnhout: Brepols, 1997.

Etymologisches Wörterbuch der deutschen Sprache, KLUGE, 24. Auflage, bearbeitet von Elmar Seebold, Berlin: Walter De Gruyter, 2002.

GLINZ, Hans, *Grammatiken im Vergleich: Deutsch – Französisch – Englisch – Latein, Formen – Bedeutung – Verstehen*, Tübingen: Niemeyer, 1994.

GUILLAUME, Astrid, « Langues et Traductions médiévales : Que de mots ! Que de maux ! », in *Théories et Pratiques de la terminologie : analyser des concepts*, sld Jean-Jacques Briu, Peter Lang, (à paraître en 2010).

GUILLAUME, Astrid, « Diachronie et Synchronie : Passerelles (étymo)logiques. La dynamique des savoirs millénaires », in *Etymologiques*, sld Yannick Le Boulicaut, *Cahiers du CIRHILL*, L'Harmattan, (à paraître en 2010).

GUILLAUME, Astrid, « Étymologie et Traduction: contacts franco-germaniques et autres... », in *Etymologie et Traduction*, sld Yannick Le Boulicaut, *Cahiers du CIRHILL*, L'Harmattan (à paraître en 2010).

GUILLAUME, Astrid, « Langues en contact, contacts des langues : vers les plurilinguismes européens », in *Sprachbegegnung und Sprachkontakt in europäischer Dimension*, sld Christiane Fäcke, Kolloquium Fremdsprachenunterricht (KFU Bd. 35), Peter Lang, 2009, pp. 55-66.

GUILLAUME, Astrid, « Langues d'hier et d'aujourd'hui : passerelles vers le plurilinguisme européen », in *Un Droit pour des hommes libres*, sld d'Anne-Sophie Lamblin-Gourdin et Eric Mondielli, Paris : Éditions Litec, 2008, pp. 277-292.

GUILLAUME, Astrid, « Diachronie et synchronie : retour vers le futur européen ! », *Bulletin of the Transilvania University of Brasov*, Vol. 1 (50) – 2008, Series IV, pp. 262-270.

LECOUTEUX, Claude, *L'allemand du Moyen Âge*, Turnhout: Brepols, 2001.

RASTIER, François, « Le Langage a-t-il une origine ? », in *Revue française de psychanalyse*, n°5, 2007, pp. 1483-1498.

REDON, Odile (sld), *Les Langues de l'Italie médiévale*, Turnhout: Brepols, 2002.

REY, Alain (sous la dir.), *Dictionnaire historique de la langue française*, 3 volumes, Paris : Éd. Le Robert, 1998.

SAUSSURE (de), Ferdinand, *Cours de Linguistique Générale*, Paris : Éd. Payot, réédition 2005.